

LA GAZETTE

N°16 mai 2013

Humains sur la même planète

Lycée Pablo Neruda 35, rue Henri WALLON 38400 St MARTIN D'HERES - www.lycee-pabloneruda38.fr - rubrique vie lycéenne



6 avril 1944 - 6 avril 1994

Durant deux années scolaires (de septembre 2011 à juin 2013), des élèves de Terminale L et EDPI ont travaillé, la première année, la notion de crime contre l'humanité, la seconde, celle de génocide, et ce, dans le cadre du programme de philosophie, en lien avec la Maison d'Izieu, et plus précisément avec Monsieur Quintin, professeur d'histoire du service pédagogique, ainsi que Madame Hélène Waysbord, présidente de la Maison d'Izieu et auteure du roman *L'amour sans visage*, Marie Mathias, sculpteur, et Sylvie Truc, conservatrice de bibliothèque.

Nous achevons ce travail par la publication de cette gazette, précédée de la gazette n°15. En avril 2012, nous avons diffusé le livret : *Silences*.

La notion de génocide peut varier, mais selon la *Convention des Nations Unies pour la prévention et la répression du crime de génocide* (1948), on entend par génocide les actes commis dans l'intention de détruire, intégralement ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, tels que : le meurtre de membres du groupe ; l'atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe ; la soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle ; l'application de mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe ; et le transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe. <http://www2.ohchr.org/french/law/genocide.htm>

La lecture du livre d'Hélène Waysbord montre combien l'entreprise de destruction d'un groupe humain et d'effacement de son identité, mise en place par les génocidaires, atteint les générations ultérieures. C'est pourquoi des cérémonies de commémoration, comme celle de la rafle des 44 enfants d'Izieu et de leurs éducateurs, le 6 avril 1944, ont une importance cruciale. Une élève nous propose la relation de la journée du 6 avril 2013, à la Maison d'Izieu. Une autre élève nous confie sa vision de « Silence », sculpture de Marie Mathias, présentée dans ce mémorial jusqu'au 20 décembre 2013.

La conférence de monsieur Quintin, professeur d'histoire du service pédagogique de la Maison d'Izieu, portant sur le génocide au Rwanda, dont deux élèves présentent un compte rendu, nous apprend beaucoup sur le processus génocidaire. Philippe Quintin nous a, en outre, rappelé un génocide « oublié », celui des Héréros et des Nams. Deux élèves proposent leur lecture des livres de Jean Hatzfeld : *Dans le nu de la vie* ; *Une saison de machettes*.

Le 6 Avril 2013

La date était fixée depuis un moment déjà, et nous attendions ce jour avec impatience. Impatience à la fois remplie d'envie et de crainte. L'envie de découvrir ce lieu plein d'émotions, de pouvoir enfin montrer notre travail et notre implication, et de participer à quelque chose d'important. Mais une légère crainte, comme la peur d'être submergés par trop d'émotion, peur de ne pas être à la hauteur.

Le 06 avril c'était aujourd'hui, nous nous étions donné rendez-vous devant le lycée. Nous avons pris le car, dernier moment pour échanger nos appréhensions.

Après une heure et demie de trajet, nous étions arrivés. Dès notre descente du car, nous avons été éblouis par la beauté de ce site privilégié, à la fois à l'écart de tout, silencieux, verdoyant, magnifique. Il était difficile d'imaginer qu'une telle catastrophe ait pu se passer dans cet endroit si beau. Et pourtant, nous sentions déjà une atmosphère spéciale, un silence qui en disait

long, un lieu marqué par une histoire tragique.

Nous avons été très bien accueillis. Nous avons déposé nos affaires, et il était déjà l'heure d'aller répéter. La répétition terminée, de plus en plus de gens arrivaient, l'heure de la cérémonie officielle approchait. Il y avait beaucoup de monde ; c'étaient des familles, des journalistes, des personnes officielles, et des « anciens » qui avaient vécu à la Maison d'Izieu. Lorsque tout fut prêt, la cérémonie put débuter, par un discours de la Présidente de la Maison d'Izieu, Madame H. Waysbord. La directrice prit ensuite la parole. Puis des élèves d'un lycée de Cannes ont chanté une chanson en yiddish, accompagnés à la guitare. C'est alors que nous avons lu les textes que nous avions préparés, suivis par la lecture des cinquante-deux noms. Des lycéens volontaires ont ensuite déposé des gerbes devant la stèle portant les noms des enfants, dans un moment solennel de recueillement, conclu par une prière, prononcée par un rabbin. La parole a ensuite été laissée à M. Jean-Jack Queyranne, président de la Région Rhône-Alpes, puis à M. Michel Barnier, commissaire européen. La cérémonie

s'est terminée aux alentours de midi et demi. Ce fut un moment d'émotion, de recueillement et de souvenir.

La classe est ensuite allée déjeuner dans la salle hors-sac, où nous nous sommes détendus et amusés. Certains d'entre nous ont été interviewés par des journalistes, intéressés par notre travail.

L'après-midi, nous étions libres de faire ce que nous souhaitions. Nous sommes allés visiter les lieux : la maison, telle qu'elle était à l'époque, presque vide de meubles, mais où l'on sent encore la vie des enfants et de leurs éducateurs ; des dessins des enfants, très touchants, y sont exposés. Dans la grange, aujourd'hui transformée en musée, sont exposées l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, celle de la Maison d'Izieu, mais aussi les démarches d'après-guerre pour construire l'histoire de la mémoire de cette période, et les poursuites engagées contre les responsables de la déportation en France. On peut y voir aussi une vidéo très émouvante sur la vie des enfants à la Maison d'Izieu, et des extraits



filmés d'archives du procès de Klaus Barbie, l'homme qui avait ordonné l'arrestation des enfants et de leurs éducateurs.

Dans l'espace réservé aux expositions temporaires, nous avons découvert la sculpture « Silence » de Marie Mathias. C'est une œuvre qui nous laisse sans mots, représentant une scène tragique, comme un arrêt sur image.

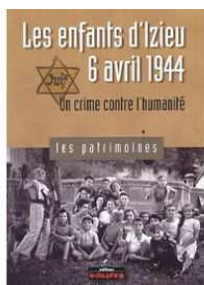
La visite des lieux à peine achevée, il était déjà l'heure de repartir. Le voyage du retour a été l'occasion d'échanger nos impressions à la suite de cette journée, qui fut émouvante et éprouvante. Nous étions tous très fatigués à notre retour, mais aussi très fiers d'avoir pu participer à cet événement.

Charline Lafage-Reymond



Musée mémorial des enfants d'Izieu

Le 6 avril 1944, la Gestapo de Lyon, sous le commandement de Klaus Barbie, arrête, à Izieu, quarante-quatre enfants et leurs sept éducateurs. Quarante-deux des enfants et cinq adultes seront gazés à Auschwitz-Birkenau. Des sept éducateurs, un seul reviendra du camp de concentration. Le crime d'Izieu nous concerne tous. L'humanité est Une.



Auteur : Pierre-Jérôme Biscarat
 Editeur : Editions Le Dauphiné Libéré
 Collection : Les Patrimoines
 Parution : 01/03/2003



« Silence »
 Marie Mathias

Le cri muet

Ce 6 avril 2013, lors de la cérémonie de commémoration des événements du 6 avril 1944 à la maison d'Izieu, j'ai pu voir l'œuvre de Marie Mathias « Silence ». Cette sculpture est comme un arrêt sur image : des personnages sont spectateurs d'une scène de cauchemar. Une grande puissance en émane, du fait de sa taille, mais aussi et surtout par sa symbolique. En effet, elle nous place directement face à ce qu'il y a de plus atroce chez les hommes : l'envie de nier et d'anéantir autrui.

C'est le personnage de la petite fille, allongée aux pieds de sa mère, qui m'a le plus frappée, et en particulier son regard. Ses yeux sont complètement vides, sans aucune émotion, sans aucune vie. Cela est déconcertant, car il semble qu'il ne reste en elle ni espoir, ni désir. C'est comme si elle avait déjà tout perdu : elle a été si horrifiée des atrocités qu'elle a vécues que ses sens sont comme éteints ; comme si son cerveau avait éprouvé tant de douleur qu'il s'était engourdi. Dans la scène que représente la sculpture, ce personnage est le plus troublant à mes yeux, car il montre la perte de ce qu'il y a de plus intensément humain : les affects. Cet état traumatique est bien pire que la souffrance ; car souffrir, c'est éprouver des affects, des émotions. Le fait que ce soit un enfant est particulièrement significatif : en effet, l'enfance symbolise l'espoir, ici anéanti.

Les autres personnages qui composent la sculpture, s'ils m'ont moins immédiatement impressionnée, donnent à voir, eux aussi, l'horreur devant l'insoutenable.

La mère, assise à côté de son enfant, est accablée par le désespoir.

Le personnage qui se tient debout, au premier plan, regarde la scène atroce qui se déroule sous ses yeux. Son visage exprime l'horreur et l'impuissance, tout comme son geste de tenir sa tête entre ses mains.

Un autre personnage, en fond de scène, lève les bras en un geste de supplication. Il semble avoir l'espoir que les assaillants, peut-

être, l'épargneront, contrairement aux personnages à terre, qui pensent que tout est perdu.

Les pieds des personnages debout semblent attachés : pris au piège, ils ne peuvent fuir.

L'artiste a laissé des creux, à la place des yeux : cela donne encore plus de force et de profondeur à ces regards désespérés.

Cette œuvre a une grande force. Le cri intérieur, exprimé par les visages et les regards, signifie l'insuffisance des mots face à des événements atroces, comme le fut la rafle des enfants d'Izieu. Face à l'horreur, le silence est l'expression la plus puissante.



Sophia Bensaloudji

Le dessin symbolise le fait de vivre avec un événement traumatisant : guerre, massacre... Lorsqu'on voit des gens se faire tuer, cela reste par la suite toujours avec nous, quelque fois comme un fardeau. Il symbolise le fait d'avoir "Un mort sur le dos, sur la conscience", ainsi que le fait d'essayer de faire son deuil, pour avancer.

Sophia Bensaloudji

Dans le cadre de notre réflexion portant sur la négation de l'autre, nous avons écouté l'intervention de Ph. Quintin qui souligne qu'avant de nier l'autre, on le pose comme autre. Processus qu'il intitule : « la création de l'autre ».



Génocide au Rwanda, en 1994

Une conférence de Ph. Quintin, professeur d'histoire du service pédagogique de la Maison d'Izieu

Lundi 15 avril, monsieur Quintin, professeur d'histoire, qui travaille au service pédagogique de la Maison d'Izieu, a fait devant notre classe une conférence sur le génocide qui a eu lieu au Rwanda en 1994.

On parle peu en France de ce génocide ; pourtant, des Tutsi et des Hutu vivent réfugiés en France, dans la région Rhône-Alpes en particulier.

Le Rwanda, autrement nommé « le pays des 1000 collines », est un pays propice à la culture et à l'élevage. Il est entouré de pays beaucoup plus vastes : la République Démocratique du Congo, l'Uganda, la Tanzanie et le Burundi. Sa capitale se nomme Kigali.

Avant la colonisation, la société rwandaise était organisée en clans, et composée de différents groupes socio-professionnels : des cultivateurs (Hutu), des éleveurs (Tutsi) et des artisans (Twa). Les cultivateurs étaient les plus nombreux. L'ensemble des rwandais avait la même langue, la même religion, et plus largement la même culture ; des mariages se nouaient entre des membres de ces différents groupes.

Un clan est constitué de plusieurs familles, sous la direction d'un chef (Mwami), issu de ces familles. A la tête du pays se trouve un roi, qui est Tutsi.

Les éleveurs (Tutsi) étaient souvent plus aisés que les paysans cultivateurs (Hutu). Les colonisateurs belges (1916-1961) décidèrent de s'appuyer sur les éleveurs, en favorisant leur éducation, en les plaçant à des postes administratifs, en leur confiant des responsabilités. Les manuels d'histoire présentèrent les Tutsi comme des guerriers venus d'Ethiopie, et les Hutu comme des descendants des Bantous. Les uns et les autres furent décrits comme étant de « races » différentes, caractérisée chacune par des traits particuliers : les Tutsi seraient grands, et auraient des traits fins ; les Hutu seraient de petite taille, et massifs.

A partir de 1931, l'origine « ethnique » ainsi fabriquée fut même inscrite sur la carte d'identité.

Les colonisateurs construisirent donc de toutes pièces une « racialisation » de la société rwandaise.

A la fin des années 1950, les Rwandais aspirent à l'indépendance. Les Hutu, qui sont beaucoup plus nombreux, prennent le pouvoir, soutenus à présent par les anciens colonisateurs. L'indépendance est proclamée en 1962.

Un esprit de revanche existe chez les Hutu, qui avaient été exclus de l'éducation et des postes de responsabilité durant la colonisation. Des massacres de Tutsi ont lieu. Au début des années 1970, ils sont exclus de l'enseignement. Certains s'exilent, en particulier dans l'Ouganda voisin ; ils forment un parti, le Front Patriotique Rwandais (F.P.R.), qui se dote d'une armée. Celle-ci pénètre au nord du Rwanda.

En 1973, un coup d'Etat a lieu, et Juvenal Habyarimana installe une dictature, appuyée sur un parti unique.

En 1993-94, le président rwandais participe à des négociations en vue de parvenir à un accord avec le FPR. Mais, le 6 avril 1994, l'avion qui le ramène d'une réunion de négociation est abattu. Dans les heures qui suivent, le génocide commence. Des extrémistes hutu sont très probablement les auteurs du tir contre l'avion présidentiel.

Le génocide a duré trois mois, et fait 800 000 victimes, Tutsi et Hutu modérés. Ce sont les milices interwahema (hutu) qui ont organisé et mené ce massacre, nommé « Itsembabwoko ».

Ce génocide a des traits communs avec l'extermination des Juifs par les nazis, et des différences. Parmi les traits communs, le négationnisme. Parmi les différences, le fait que les assassins n'ont pas cherché à cacher leurs crimes ; ainsi, les cadavres des victimes sont restés sur place plusieurs mois, à la vue de tous.

Le 7 juillet 1994, le FPR prend le pouvoir. En 2000, Paul Kagame deviendra président.

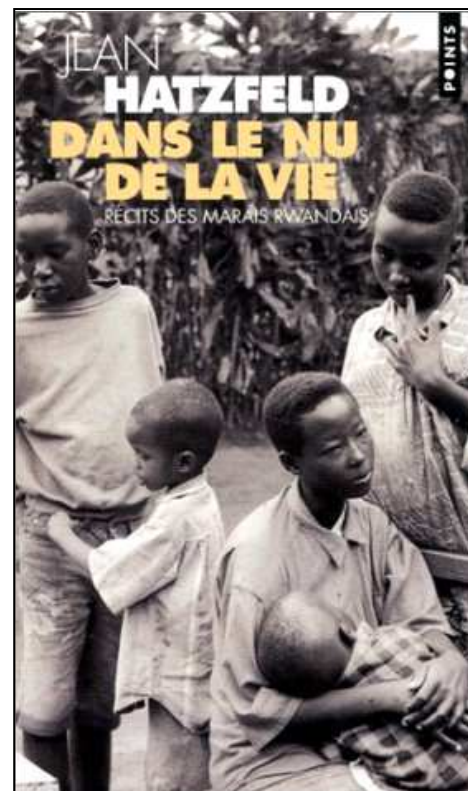
Fin 1994, le Tribunal Pénal International pour le Rwanda est créé par l'O.N.U.

Du fait de la nécessité de juger vite un très grand nombre d'accusés, des instances de justice traditionnelles (gacaca) ont été par ailleurs développées. De nombreux génocidaires sont ensuite libérés et reprennent leur existence dans les villages, proches des parents de leurs victimes.

Cette situation est vécue très difficilement par les Tutsi. La politique de réconciliation menée au Rwanda est donc très délicate.

Il faut espérer que le 20^{ème} anniversaire de cette tragédie, l'an prochain, sera l'occasion d'une reconnaissance véritable du génocide, en particulier de la part de l'Etat français, qui n'a pas vraiment fait la clarté sur son rôle durant ces événements.

Shehines Guedouar
Esmá Sengonul



Rwanda, 1994 : le génocide

Nous avons lu deux livres de Jean Hatzfeld, relatifs au génocide qui a eu lieu au Rwanda, en 1994 : « Dans le nu de la vie », qui donne la parole aux victimes survivantes, et « Une saison de machettes », consacré aux assassins.

Le Rwanda est un petit territoire de 26 000 km² (soit un peu plus de la moitié de la région Rhône-Alpes), et de 11 millions d'habitants, enclavé entre la République démocratique du Congo, le Burundi, l'Ouganda et la Tanzanie.

On croit souvent, à tort, qu'il s'est agi d'un conflit entre deux « ethnies ». Si l'on définit une « ethnie » comme « un groupe humain possédant un ou plusieurs traits socioculturels communs, comme la langue, la religion ou des traditions communes », les Tutsis et les Hutus ont la même langue et la même religion, et partagent, de façon plus générale, la même culture.

Avant la colonisation, le pays était organisé selon un système traditionnel clanique. Dans cette société agraire coexistaient les éleveurs (les Tutsis), les cultivateurs (les Hutus), et les artisans (les Twas). Le roi était tutsi. Les colonisateurs ont choisi de s'appuyer politiquement sur les « éleveurs », souvent plus aisés, l'élevage procurant de meilleurs revenus que l'agriculture. Ils leur ont confié des fonctions administratives, et ont favorisé leur éducation, dont les agriculteurs ont été exclus. De plus, ils ont « créé » une histoire officielle inventée, selon laquelle Tutsis et Hutus ne seraient pas de la même « race », l'une (tutsi) étant supérieure en intelligence à l'autre (hutu). Ils ont répandu l'idée que les Tutsis venaient

d'Éthiopie, tandis que les Hutus auraient été d'origine bantoue. Ils ont également inventé des différences physiques supposées (taille, corpulence, formes du visage...) censées appuyer cette fiction de « races » différentes, l'une étant parée de « qualités » dont l'autre aurait été dépourvue.

Ce sont donc les colonisateurs qui ont créé une division « raciale » au sein de la population, exacerbant la rancœur de ceux qui étaient dévalorisés (Hutus) à l'encontre de ceux qui étaient favorisés (Tutsis). C'est une des raisons pour lesquelles les Tutsis pointent aujourd'hui la responsabilité des Européens dans le génocide.

Dans le livre « Dans le nu de la vie », des Tutsis témoignent de leurs relations avec les Hutus avant le développement de ce racisme : **"A l'école, je n'avais jamais entendu un reproche ethnique. On tapait dans le ballon sans anicroches entre nous, quand le temps nous offrait une petite permission"** (récit de Janvier Munyaneza, p. 51).

À l'indépendance, en 1962, les Hutus ont pris la direction du pays. Les anciens colonisateurs se sont mis du côté du nouveau pouvoir. L'animosité créée de longue date entre les deux groupes sociaux a provoqué, très rapidement après la mise en place du nouveau gouvernement, des massacres de Tutsis.

Le génocide a débuté le 6 avril 1994. L'élément déclencheur est simple : l'avion du président rwandais a été abattu par des missiles. Cette action a été attribuée à des opposants tutsis (on a su, bien après tous ces événements, que les responsables étaient fort probablement des extrémistes hutus). Dès le lendemain, le génocide a été lancé. En trois mois, 800.000 Tutsis et Hutus modérés ont été massacrés.

Il s'agit d'un génocide, non seulement en raison du nombre de Tutsis tués, mais parce qu'il s'agissait de faire disparaître la « race » tutsi, en tuant les familles entières, enfants et femmes compris, et en supprimant toute trace de leur existence :

"Ma première sœur a demandé à un Hutu de connaissance de la tuer sans souffrance. Il a dit oui, il l'a tirée par le bras sur l'herbe et il l'a frappée d'un seul coup de massue. Mais un voisin direct, surnommé Hakizma, a crié qu'elle était enceinte. Il lui a déchiré le ventre d'un trait de couteau pour l'ouvrir comme un sac. Voilà ce que des yeux ont vu sans se tromper." (« Dans le nu de la vie », récit de Janvier Munyaneza, p. 51).

Deux faits, entre autres, caractérisent ce génocide par rapport à celui des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale : d'une part, les armes à feu ont été très peu utilisées. Les massacres se sont faits pour l'essentiel à la machette. Les agresseurs étaient donc directement en contact avec leurs victimes ; ils regardaient leur visage, percevaient leur dernier regard avant la mort.

D'autre part, ils n'étaient pas organisés comme les nazis ; ils agissaient pour la plupart dans la campagne, à proximité de chez eux ;

ils s'interrompaient pour aller piller les maisons, brûler les objets personnels des personnes assassinées, et faire la fête ensuite. Des Tutsis ont pu de ce fait se réfugier dans la forêt ou dans les marais ; certains ont ainsi survécu, mais si le Front patriotique rwandais (F.P.R., mouvement politique tutsi, fondé par des réfugiés en Ouganda, qui ont pu constituer une armée) n'était pas intervenu, tous auraient été éliminés.



Jean Hatzfeld a écrit trois livres à propos du génocide des Tutsis : « Dans le nu de la vie », « Une saison de machettes », et « La stratégie des antilopes ».

« Dans le nu de la vie » est constitué en grande part de récits de rescapés tutsis ; dans « Une saison de machettes » s'expriment des massacreurs hutus, durant leur séjour en prison ; dans « La stratégie des antilopes », alors que la vie est censée avoir repris son cours normal, des Tutsis et des Hutus disent la façon dont ils essaient de vivre en se côtoyant, et comment ils survivent à cet événement terrible.

« Dans le nu de la vie », l'apparente facilité avec laquelle les Tutsis parlent des exactions est frappante. Même ceux qui ont quatorze ans, comme Janvier Munyaneza, parlent aussi librement que les plus vieux. On dirait que la mort est devenue banale à leurs yeux, après avoir vu tant de personnes mourir devant eux. Comme si la vie n'avait plus d'importance après la mort de leurs proches, ils ne vivent plus vraiment, mais survivent, et cette situation est difficile à comprendre pour le lecteur, qui n'a pas partagé cette terrible expérience. Le récit de certaines exactions est difficilement supportable, car on perçoit la froideur des assassins. Surtout, on voit qu'un simple voisin peut instantanément devenir un assassin ; je me suis demandé si, du jour au lendemain, mon voisin pourrait me tuer, en raison d'idées politiques ou de convictions religieuses diffé-

rentes. Il est très dur de se rendre compte de quoi l'être humain est capable :

"Je sais aussi, désormais, qu'un homme peut devenir d'une méchanceté inouïe très soudainement. Je ne crois pas à la fin des génocides. Je ne crois pas ceux qui disent qu'on a touché le pire de l'atrocité pour la dernière fois. Quand il y'a eu un génocide, il peut y en avoir un autre, n'importe quand à l'avenir, n'importe où, au Rwanda ou ailleurs ; si la cause est toujours là et qu'on ne la connaît pas". (" Dans le nu de la vie ", récit de Jeannette Ayinkamiye, p. 33.)

Les témoignages des Hutus emprisonnés, dans « Une saison de machettes », sont impressionnants, car ils ne semblent pas regretter ce qu'ils ont fait ; ils disent même que ce fut une bonne chose ; ils emploient, pour désigner les Tutsis, les termes de « microbes », de « cancrelats ». Ils expriment que le premier assassinat était difficile, mais qu'ensuite ils s'habituèrent :

« Je me souviens de la première personne qui m'a regardé, au moment du coup sanglant. Ça c'était grand-chose. Les yeux de celui qu'on tue sont immortels, s'ils vous font face au moment fatal. Ils ont une couleur noire terrible. Ils font plus sensation que les dégoulinements de sang et les râles des victimes, même dans un grand brouhaha de mort. Les yeux du tué, pour le tueur, sont sa calamité s'il les regarde. Ils sont le blâme de celui qu'il tue. » (" Une saison de machettes ")

La majeure partie des coupables vivait « normalement » avec les Tutsis, sans nécessairement les aimer, mais dans un climat de paix relative. C'est du fait de la propagande de la radio d'Etat, et de celle des extrémistes hutus, que ce génocide s'est déclenché. La plupart des Hutus tuaient parce qu'on le leur demandait, ils agissaient sans prendre le temps de réfléchir :

« On se lève le matin, on embrasse sa femme et ses enfants, et on part faire son travail, muni de ses outils de travail, et remplir ses tâches quotidiennes. Puis on rentre le soir, on embrasse sa femme et ses enfants, on dîne, on se couche, la vie continue. Et les jours se suivent, tous pareils les uns aux autres. Rien de spécial à signaler, quoi... Une vie banale, somme toute. Sauf que le travail quotidien et les tâches à accomplir, c'est d'aller massacrer des Tutsis. » (" Une saison de machettes ")

Le génocide n'est évidemment pas oublié, d'autant moins que les Hutus sont pour la plupart dans le déni, voire estiment avoir bien agi. En 2014, vingt ans après le drame, espérons que la clarté pourra être faite sur ce qui s'est réellement passé, et sur les responsabilités, y compris celles des Européens.

* FPR : Front patriotique rwandais

Jérémy Jail, Mathias Vilain



1904, Héréros, Nams Le premier génocide du XXème siècle ?

Chaque fois que nous rencontrons quelqu'un, nous sommes face à un autre : il y a moi et l'autre ; et du point de vue de l'autre, il y a aussi pour lui : moi et l'autre.

Selon nos représentations imaginaires occidentales (d'autres conceptions du monde sont possibles), nous nous éprouvons ordinairement comme une identité *pure* : il y a moi, séparé des autres. Oublieux que nous sommes de la genèse de notre *moimême* : celle-ci serait-elle possible sans altérité ? Sur les plans biologiques, culturels et intimes, ne sommes-nous pas étrangement constitués d'autres ? Génétiquement, culturellement et intimement, nous naissons dans un monde déjà-là, à partir duquel nous allons nous bâtir. Notre identité est faite d'altérité. Cette énigme peut nous faire vaciller.

Alors il y a des autres qui sont les mêmes que moi (je m'empresse de nier leur altérité). Ceux-là me rassurent. Nous sommes de la même famille, langue, religion, du même sexe, clan, pays, etc.

Et puis il y a des autres qui ne sont que : *autres* (je m'empresse de nier leur semblance). Ceux-là sont dangereux, détestables. Pourquoi ? Est-ce parce que j'ai peur de leur ressembler, d'être contaminé, d'être mêlé à eux ? Est-ce parce que du fait de leurs points communs avec moi, ils pourraient finir par provoquer un mélange, toujours *impur* ?

Au moins, avec ceux qui sont comme moi – les, prétendus, *mêmes* – mon identité est confortée : avec eux je suis chez moi, je suis moi. Mais avec d'autres vraiment *autres*, je vois une manière d'être qui ébranle ma certitude. Il y a donc d'autres manières d'être. La mienne ne serait donc pas la seule. En tout cas, elle est la meilleure. Puisque c'est la mienne. Il est bien connu que je suis l'étalon de mesure à partir duquel tout est jugé. Et c'est tellement bon de se croire supérieur.

Ces représentations infantiles sont idiotes mais pas dangereuses, tant qu'elles ne s'érigent pas en politique.

Mais lorsque, au nom de ces absurdités, d'aucuns prétendent jauger, mesurer, clas-

ser, dominer *les autres* : femmes, infidèles, malades, étrangers, etc., alors nous sommes tous en péril.

Les Héréros et les Nams, comme tant d'autres, étaient *autres*. Ils ne rentraient pas dans les catégories décrétées.

Quelques données : 1904, une colonie allemande appelée Sud-Ouest africain, en Afrique australe, l'actuelle Namibie. Deux peuples, les Nams et les Héréros, vont être quasiment anéantis par le II^e Reich. La moitié de ses membres pour le premier, les trois quarts pour le second.

Près de 100 000 morts, sans sépultures.

« Le général des troupes allemandes [en Namibie] envoie cette lettre au peuple Héréro : "Les Héréros ne sont dorénavant plus sujets allemands... Tous les Héréros doivent quitter leurs terres. S'ils n'acceptent pas, ils seront contraints par les armes. Tout Héréro aperçu à l'intérieur des frontières allemandes [namibiennes] avec ou sans arme, sera exécuté. Femmes et enfants seront reconduits hors d'ici – ou seront fusillés... Aucun prisonnier mâle ne sera pris. Ils seront fusillés. Décision prise pour le peuple Héréro." »

Le grand général du tout puissant Kaiser [Guillaume II],

Lieutenant général Lothar Von Trotha, 2 octobre 1904 (traduction TMF)

<http://aircrigeweb.free.fr/ressources/Namibie/hereros MF 1.html>

<http://www.lautresite.com/new/edition/explo/hereros/>

<http://www.france5.fr/et-vous/France-5-et-vous/Les-programmes/LE-MAG-N-22-2012/articles/p-16033-Namibie-le-genocide-du-IIe-Reich.htm>

« *Ce qui s'est passé en Afrique pour les Allemands était une bataille pour l'avenir des races. Si la race blanche voulait dominer, alors elle devait se battre contre la race noire et l'éliminer* », précise Casper Erichsen, historien namibien. Alors, pour la première fois de son histoire contemporaine, l'empire du kaiser crée des camps et organise un système concentrationnaire, jusqu'à mettre en place un trafic de cadavres pour servir ce que l'on appelle à l'époque la "science". »

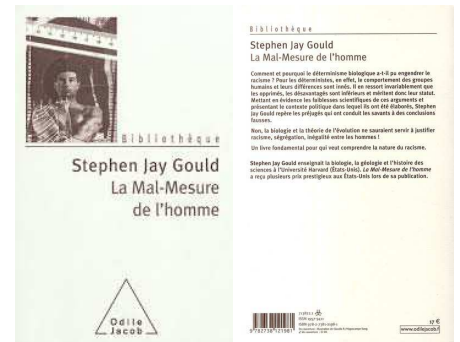
Phrénologie

« *Art de reconnaître les instincts, les penchants, les talents et les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux par la configuration de leur cerveau et de leur tête* : ce titre d'un ouvrage de Franz Josef Gall (1757-1828) est la meilleure définition de la phrénologie, bien que son inventeur l'appelât « cranioscopie » et que le terme « phrénologie » ait été forgé par un disciple, G. Spurzheim (1776-1832), en 1810. »

Pour lire la suite, cliquer sur ce lien : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/phrenologie/>

La Mal-Mesure de l'homme de Stephen Jay Gould

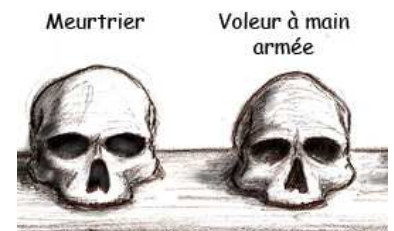
Dans ce livre, d'une grande beauté, l'auteur étudie des projections idéologiques de certains chercheurs animés par des préjugés racistes admis par eux comme des vérités, au point qu'ils ne les examinent pas mais les utilisent comme s'ils s'agissaient d'évidences.



Voici un lien permettant d'écouter une présentation radiophonique de ce livre par Axel Khan, sur France-Inter :

<http://www.franceinter.fr/emission-la-bibliothèque-scientifique-ideale-la-mal-mesure-de-l-homme-de-stephen-jay-gould>

Un autre lien, <http://www.editions-delacloutier.fr/fritzhaber/spip.php?article32>



On peut, en outre, consulter le dossier suivant :

[Comment des représentations appartenant au domaine scientifique peuvent-elles soutenir le point de vue raciste, ségrégationniste, et pourquoi les explications scientifiques, rationnelles ne parviennent pas à lutter efficacement contre cette interprétation de la réalité humaine ?](#)

Site du lycée Pablo Neruda, rubrique philosophie ateliers philo

Dominique Perroud,
professeur de philosophie

Egalité

Réfléchir sur la notion de génocide, c'est être confronté à l'extrême. Ce type de processus nous place face à la question cruciale de la reconnaissance, en actes, de l'égalité humaine. Tant que cette reconnaissance ne sera pas effective, notre monde ira très mal. Reconnaître l'égalité de TOUS les humains, c'est mettre en place tout ce que nos forces peuvent réaliser pour que chacun de nous puisse boire, manger, dormir, être vêtu, avoir un « chez soi », etc. ; que chacun de nous puisse cultiver ses talents. Bref, non pas survivre, mais vivre, non pas seulement vivre mais exister. Or, nous avons de quoi vivre bien, tous, ensemble.



Liberté • Égalité • Fraternité

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

L'égalité est à la base et au centre des deux autres valeurs républicaines. Sans égalité, il n'y a de liberté que pour un certain nombre et il n'y a pas de fraternité, d'amitié entre les citoyens et les peuples.

Céder sur les mots, c'est souvent, voire toujours, au bout du compte, céder sur les humains. On va, par exemple, privilégier les termes identité, diversité ; on va parler de différences, au lieu d'utiliser le terme adéquat : inégalités. Enfin, on n'ose quasiment plus prononcer le mot égalité, comme s'il s'agissait d'un gros mot. On va préférer celui d'équité...

Qu'en est-il de l'identité ? Que peut-on entendre par diversité et en quoi ce terme permet-il d'éviter celui d'égalité ? Pourquoi n'est-il pas rationnel de confondre différence et inégalité ? En quoi le mot égalité est-il opératoire et plus juste ?

Quelques remarques :

Le mot identité est difficile à traiter. Il fait référence au sens suivant : être identique, c'est-à-dire exactement pareil en tous points. Il y a identité de soi à soi ou avec autre chose quand les données sont exactement pareilles. Mais nous sommes des êtres du temps, nous changeons. Donc, dans l'espace-temps, rien ne peut être identique à soi ou à autre chose. Nous sommes des êtres du devenir.

D'autre part, notre identité/personnalité est-elle possible sans rapport à l'altérité, sans relations avec les autres ? Cela semble impossible. On peut croire à une identité préétablie dès la naissance et inerte. Mais la réalité est autre.

On est donc contraint de supposer que notre identité/personnalité est constituée d'altérité. Idée qui nous donne le vertige : « Comment, moi (!) je suis fait d'autres ? ». « Mais alors, que/qui suis-je vraiment ? De qui parlé-je quand je dis « moi/je » ? »

Cette inquiétante remarque peut nous conduire à désirer croire à une identité pure (mais elle est imaginaire et illusoire) et à souhaiter la préserver de toute influence extérieure jugée dangereuse.

Que peut-on entendre par diversité, et en quoi ce terme permet-il d'éviter celui d'égalité ? L'éloge de la diversité insiste sur nos différences, évidentes, de sujets et de peuples/cultures. Nous sommes différents, acceptons nos différences, cultivons-les. Soit. Mais n'oublions pas que la différence est une grande banalité puisque chacun est différent, exceptionnel.

D'autre part, cet éloge des différences peut avoir deux effets fâcheux. Premièrement, à force de souligner nos différences, réelles, nous risquons de négliger notre communauté de sens : notre universelle humanité, se déclinant selon des variations indéniables. Deuxièmement, cette apologie des différences et de la diversité relève de ce que W. B. Michaels ⁽¹⁾ appelle l'insistance sur les données culturelles au détriment des considérations économiques. Ce subterfuge permet d'éviter de traiter le problème économique et politique de l'égalité et de réduire les inégalités à des différences.

Comment définir une inégalité ? Dans quel rapport sont deux réalités inégales ?

Il y a inégalité non pas lorsque deux réalités ne sont pas identiques, mais lorsqu'elles sont dans un rapport d'infériorité/supériorité qui, sur le plan économique, politique, éthique sont injustes.

Par exemple, il y a inégalité salariale quand, pour des compétences et tâches équivalentes, des personnes ont un salaire inférieur à un ou des autres, parce qu'elles sont femmes, handicapées, d'origine étrangère, d'une confession religieuse autre que celle attendue ou réclamée ; il y a inégalité des conditions d'existence quand des personnes sont contraintes de vivre sans logement ou dans des logements insalubres, etc.

L'idée d'inégalité des conditions d'existence fait référence à un critère universel : l'égalité humaine. Un humain égale un humain. Pourquoi ? Parce que nous sommes des humains. Et un humain qui prétend qu'un autre n'est pas son égal, c'est-à-dire *pas vraiment humain* (ou pas du tout), montre, par cette négation même, que l'autre est un humain, donc son égal. Car il ne perd pas son temps à montrer qu'un escargot (ou n'importe quelle autre bestiole) n'est pas un humain... Il se tord dans tous les sens, uniquement pour faire croire qu'un humain n'en est pas un : c'est bien le signe qu'il en est un. On peut tuer un humain – alors qu'on n'en a pas le droit – mais on ne peut tuer l'humain qu'il est.

Le mot égalité est donc opératoire en ce sens qu'il nous sert de repère et nous oblige à être clairs. Il nous évite de nous égarer dans des considérations oiseuses. Tant que notre monde n'assurera pas, autant qu'il est possible, la reconnaissance, en actes économiques et politiques, de l'égalité humaine, il ne se portera pas bien.

Et tant que l'on perdra son temps avec les guerres entre les cultures, les « chocs de

civilisations », les conflits religieux, on ne luttera pas contre ce qui est objectivement irrecevable : les inégalités économiques, et par suite sociales, politiques, culturelles, etc.

L'éloge, fallacieux, de la diversité peut donc être un alibi pour évacuer le vrai problème : les inégalités.

La notion d'égalité ne souffre aucune exception. Je ne peux pas, rationnellement, par exemple, être contre le racisme et avoir un point de vue sexiste. Si je concilie les deux, cela signifie seulement que je n'ai pas repéré l'identité de structure des deux processus et que je ne supporte pas cette atteinte quand elle m'affecte, mais qu'elle ne me gêne pas quand elle porte atteinte à une autre personne. Nous clamons souvent ne pas supporter l'injustice. Il serait plus adéquat, parfois, de préciser : quand je la subis... Mais si l'injustice me révolte seulement lorsque j'en suis victime, ne serait-il pas plus exact de dire : je ne tolère pas que mes intérêts soient lésés ?

La justice est une exigence qui ne nous laisse pas tranquille. Car elle vise l'universalité, elle nous commande de dépasser nos préjugés et affects infantiles. Nous souhaitons tous ne pas payer d'impôts, par exemple, mais bénéficier des aides générées par l'impôt... Et contrairement aux apparences, les plus assistés ne sont pas les pauvres... car ils ne bénéficient pas de certaines niches fiscales et autres dégrèvements... ils payent, par leurs impôts (directs ou indirects), les études de ceux qui peuvent, financièrement, se permettre d'en faire. Et si tous les salaires permettaient de vivre bien, il n'y aurait pas besoin d'aides sociales, qui sont mises en place pour compléter des salaires injustement bas, bref pour corriger des inégalités, c'est-à-dire des injustices. Il faut soit se croire « plus humain » qu'un autre ou croire qu'un autre est « moins humain » que soi, pour accepter cette réalité injuste qui reproduit voire amplifie des inégalités héritées.

La réflexion sur le crime contre l'humanité et le génocide porte sur des situations extrêmes, mais cela ne doit pas nous conduire à négliger les injustices que vivent tous les jours des millions de personnes. Au contraire, cet extrême nous oblige à reconnaître des structures et des logiques dans le traitement réservé à des humains. L'horreur ne doit pas banaliser le malheur, elle doit nous alerter sur nos dérives.

"Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré." Joseph Wresinski, fondateur du mouvement ATD Quart Monde <http://www.atd-quartmonde.fr/>

Un film récent permet de réfléchir sur ces points : <http://www.notremonde-lefilm.com/>

Dominique Perroud,
professeure de philosophie

(1) *La diversité contre l'égalité*
Edit. Raisons d'agir Titre original :
The Trouble with Diversity. How We
Learned to Love Identity and Ignore Inequality